

Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure

Au travail !

N°10 – Automne 2026



Au travail !

Limite, l'âge	4
Un sens	9
L'archipel des Pingouins.....	20
De la mine au jardin.....	29
Ce qu'on pourra être	36
Quel boulot ?	45
C'est moi qui fait le patron	48
Le gardien de musée	57



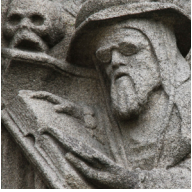
Couverture et mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com, pexels.com,
auteurs

« L'homme, disait mon père, c'est d'abord celui qui crée. Et seuls sont frères les hommes qui collaborent. »

*Citadelle
Antoine de Saint-Exupéry*



Édito



Au travail ! Il fallait bien s'atteler à la tâche et proposer un webzine sur ce thème qui nous concerne toutes et tous. Depuis la rituelle question « Que veux-tu faire plus tard dans la vie ? » à la retraite « bien remplie », nos journées sont structurées autour de cette question. 8h par jour et même plus en comptant les temps de transport ou encore la « charge mentale » qui envahit nos journées. Que l'on en ait ou que l'on en soit privé, le travail a ce double visage d'être émancipateur et aliénant. On peut l'exercer seul ou au sein d'une grande entreprise. Il est une facette cardinale de notre identité. On le voit, le travail est un terrain de jeu propice où la plume s'aventure aidée de l'imagination et de l'expérience.

Huit postulants vous amènent donc au bureau sur le terrain ou dans des lieux encore plus inattendus où l'on bosse pour faire fortune, s'épanouir, faire société ou encore aimer. Vous avez maintenant tout le loisir de les découvrir.

Bonne lecture.



Limite, l'âge

par Fanny



Enfin. Enfin. Enfin. Il attendait ce moment depuis si longtemps. Longtemps. Très longtemps. Très très longtemps. C'était le grand jour. LE GRAAAANNND JOUR. Le BiiiiG DaY. Il allait bientôt chanter à tue-tête la rengaine tout public de 2 à 110 ans, qu'on servait à toutes les sauces l'incontournable mais urticant « libéré, délivré »... Et même s'il n'était pas la Reine des Neiges, le Roi n'était pas son cousin comme aurait dit sa grand'mère. Il allait quitter cette prison que tout le monde qualifiait de dorée...Dorée, dorée, tu parles...ça n'était jamais rien de plus qu'une cage dans laquelle il avait tourné en rond pendant des années à piaffer comme un cheval Przewalski réputé indomptable. Se cognant aux murs de l'asservissement. Mais il fallait bien manger, avoir un lit pour dormir, se payer du bon temps avec les co-



pines à temps partiel, des petites minettes qu'il dissimulait la plupart du temps pour éviter les remarques malencontreuses, les jugements mais aussi les représailles. Il ne supportait plus les réflexions, les « Tu verras quand ça sera fini tout ça, tu les regretteras ces années-là où tu étais bien. À l'abri du besoin. » Je t'en foutrai, moi, des abris du besoin !!! Des brimades oui ! Il gloussa, fier du jeu de mots.

Le plus beau jour de sa vie se profilait à grand renfort de trotteuse sur la montre qu'on lui avait offerte un an plus tôt ; un cadeau d'anniversaire qu'il avait trouvé complètement ringard, lui qui rêvait d'une montre connectée. À l'ère d'internet, du wifi omnispatial, il se demandait encore qui avait eu l'idée saugrenue d'acheter une montre automatique avec des aiguilles débiles, surtout la trotteuse qui marquait les secondes et qu'on avait du mal à suivre. D'ailleurs pourquoi ce nom, pour lui une trotteuse, c'était juste une jument (il avait entendu ce mot à la télé récemment). Mais bon la montre faisait quand même le job. Elle donnait l'heure à la seconde près même la date et le jour dans deux petits cadrans. De nuit comme de jour grâce à la fluorescence des chiffres.

Ce soir, il était tellement excité qu'il n'allait sans doute pas réussir à dormir de la nuit. Il avait deux options : soit il sortait pour écumer les bars et fêter la quille mais sans ses potes qui, eux, mauvais hasard de



la vie, bossaient le lendemain, soit il se matait des films de boules toute la nuit, ce qui était une autre forme de célébration.

Dé-li-vré. Il le répétait à l'infini en martelant les syllabes sur le sol. Débarrassé. Oui, débarrassé de tout carcan. Finies les remarques ! Houspillé qu'il était. Pour un oui. Pour un non. Finies les corvées ! Vider les poubelles. Faire à manger. Prendre les appels téléphoniques. Dire qu'il fallait rappeler machin à telle heure. Non, on ne dit pas machin mais Monsieur Machin. Répondre à Machinette que non, non, la Madame, elle est sortie. Et par-dessus le marché (ou par-dessus tout autre chose d'ailleurs, l'éventail de la patronne, la pipe du patron), s'il avait oublié la commission ou s'il n'avait pas obéi aux injonctions avilissantes, c'était la soufflante cosmique ...

Certes, il était bien conscient que dans sa nouvelle vie, cette page que son âge lui permettait enfin de tourner, il aurait d'autres contraintes mais il les choisirait et surtout à terme quand il aurait atteint son but (soit dans quelques mois) il les imposerait aux autres. C'était ça toute la différence. À partir de demain, il allait se lever quand bon lui semblerait et pas par la volonté sonnante du réveil qui depuis toujours l'obligeait à quitter le monde des rêves où il aurait voulu se vautrer à longueur de journée. Il n'aurait plus grand-chose à faire, les autres feraient pour lui. Il ferait faire.



Il allait enfin goûter le plaisir voluptueux de la paresse infinie et littérale. Il serait l'apôtre de l'indolence, le chantre de la nonchalance, le thuriféraire de la mollesse, l'adorateur de la fainéantise, le champion toutes catégories de la flemme, la grosse flemme, la flemmasse du flemmard universel. Ne plus rien faire. Ne plus bosser. Jamais. Plus jamais.

Côté filles, il pourrait essayer la petite amie à temps complet sauf qu'avoir une fille dans les pattes en permanence ne l'enchantait guère. S'il quittait une servitude, ce n'était pas pour se mettre un fil autour du mollet. Il verrait le moment venu s'il optait pour de la compagnie interchangeable avec profil mannequin (indispensable) ou s'il s'attachait une potiche bien décorative à condition qu'elle lui foute la paix, lui obéisse et disparaisse quand il le lui demandait.

La nuit passa sur des sites interdits au moins de 18 ans. Il rigolait à chaque fois qu'il cliquait oui à la question sur la majorité. On se foutait de qui hein ?

À 8 heures du matin, on sonna à la porte. Encore tout émoustillé de sa nuit blanche, il alla ouvrir. Il accueillit les déménageurs à bras ouverts, des gars qui n'avaient pas besoin de parler français pour comprendre qu'il fallait embarquer les cartons qui attendaient depuis plusieurs jours. Il suffisait de les charger dans le camion, leur faire parcourir 200 kilomètres, les décharger dans un superbe appartement



en duplex avec terrasse et vue sur la mer. Avec les bitcoins qu'il avait bidouillés sous pseudo et circuits opaques, il avait de quoi voir venir et se la couler douce en attendant d'être élu président de la République dans quelques mois. Parce que forcément, c'était lui qui serait choisi au premier tour avec sa gueule d'ange et son sourire dévastateur. Enfin ! Enfin ! Enfin ! Libre et heureux sans les parents sur le dos, sans les profs à qui il devait rendre des comptes... Depuis le temps qu'il en rêvait. C'était ça la belle vie quand on venait tout juste d'avoir 18 ans et qu'on avait des rêves plein la tête...



Un sens

RH, un métier tourné vers les autres

par Sonia



Mon cri de joie résonna dans les ruelles de Rodez.

Nous étions en vacances et j'avais missionné mon père pour guetter l'arrivée du courrier tant attendu. Avec son sens de l'humour indéniable et parfois irritant, il me lut la réponse en détail en commençant bien sûr par la date, la lecture de mes coordonnées suivies du sempiternel blabla des lettres officielles.

Je laissai mon père ménager le suspense car l'arrêter aurait eu pour effet qu'il recommence son laïus depuis le début. Enfin, il m'annonça la nouvelle : votre dossier de financement de formation est accepté.



Votre rentrée dans le cursus licence R.H. démarrera en septembre. Nous étions mi-août.

Cette réponse allait bouleverser ma vie professionnelle.

Je sautai, chantai, embrassai mes jumeaux, mon amour, et le passant que je croisai. J'allais devenir R.H.. J'allais donner du sens à mon travail. J'avais, je le croyais, trouvé ma voie.

À trente ans, je me réorientai. Mes enfants, du haut de leurs trois ans, rentreraient à l'école maternelle le même jour que moi.

Pour eux, cet univers inconnu leur parut ce jour-là, aussi extraordinaire que d'aller à Disneyland tant mon allégresse et mon bonheur rayonnaient.

Les vacances s'achevant, la préparation de nos trois cartables et de nos tenues pour ce nouveau départ nous enjoua.

Dans cette promotion, j'étais la seule mère, entourée de jeunes et, sans surprise, essentiellement des femmes ; aussi âgée que les professeurs mais cela n'avait aucune importance. Ce qui comptait pour moi, c'était d'apprendre les ficelles de ce métier qui m'attirait, ce métier tourné vers l'humain et sa complexité.



L'une des premières questions quand on fait une nouvelle rencontre consiste à savoir ce que fait la personne dans sa vie. C'est à la fois déroutant et éclairant.

Parce qu'en fait, que nous apprend le métier exercé de la personne ? Est-ce que le travail révèle qui nous sommes ? Je n'en suis pas certaine. N'est-ce pas plutôt nos valeurs, nos sentiments, nos passions...

La vie est faite de rencontres. Certaines bouleversent notre chemin. Pendant cette formation, mon professeur de droit social est, sans aucun doute, celui qui m'a confortée dans le choix d'être R.H.

Le droit du travail est factuel, constitué de multicouches à la manière d'un mille-feuille à la vanille. Le droit européen, français, le code du travail, les conventions collectives, les accords d'entreprise, la jurisprudence... Tout est passionnant.

Pourtant, pour un non initié, cela pourrait se résumer à une succession d'articles de loi, un cadre austère qui ne fait que contraindre le salarié. Or, si cela est vrai que le droit nous donne des devoirs envers notre employeur, il nous offre aussi des droits.

Au contact de ce professeur inspirant, j'ai appris que l'on pouvait être R.H. sans être forcément pro-direction. Qu'il fallait être honnête, juste et équitable. L'humanité de cet homme de loi m'a bouleversée.



Mon père, ouvrier syndicaliste pendant près de quarante ans dans une usine fabriquant des emballages en carton a conduit un nombre indéfinissable de grèves pour obtenir de meilleures conditions de travail, des augmentations de salaire et lutter contre des licenciements qu'il estimait injustes. À lui seul, son dossier salarié, papier à l'époque, devait remplir une armoire dans le bureau de la responsable R.H. Il cumulait les sanctions et blâmes et méprisait ce service empêcheur de tourner en rond.

Si certaines des revendications qu'il évoquait à table, lors de nos repas familiaux pendant ma jeunesse, me paraissaient légitimes, les mouvements de grève que lui et ses amis déclenchaient n'avaient pas toujours, je pense, une autre utilité que celle de ne pas aller travailler ou bien encore d'aller faire des barbecues et belotes dans la cour de l'usine.

À bien y réfléchir, en choisissant cette voie, je me suis certainement dit que je pouvais concilier une vision de l'ouvrier qui œuvre pour son entreprise et réclame des conditions décentes pour travailler avec une volonté de la direction de productivité. Les deux ne me paraissent pas antinomiques, bien au contraire.

Et je voulais aussi prouver à mon père que R.H. ne signifiait pas homme ou femme à abattre !



Pendant cette formation, le professeur de sociologie me perturba. Je me souviens d'un jour où le cours fut transformé en un long débat idéologique sur l'aspect économique des ressources humaines. Le présupposé de départ était que nous, étudiants, étions en poste dans une structure qui malgré ses résultats économiques positifs nous demandait de procéder à des licenciements.

Mon côté grillades et barricades, sans doute génétique, prit le dessus. Je m'offusquai et au lieu de me prêter au jeu en chiffrant les licenciements, optimisant les coûts pour l'entreprise et en sélectionnant les candidats qui devraient pointer auprès de France Compétences, je me lançai dans une litanie sur le fait que c'était inacceptable.

Il faut aussi l'avouer, l'image des responsables Ressources humaines n'est pas toujours glorieuse. Nombreux sont les reportages sur la gestion des hommes par le stress, la pression des résultats, l'investissement poussé des salariés qui travaillent nuit et jour pour satisfaire leur direction, la quantité de travail exorbitante des cadres, notamment, qui provoquent dépressions, maladies, burn-out voire même suicides.

Mon professeur de sociologie me poussa dans mes retranchements, m'invectivant sur le fait que pour sa survie, une entreprise n'a parfois pas d'autre choix



que de sacrifier des employés pour en préserver d'autres.

Ce à quoi je rétorquai, je ne fais pas des ressources humaines pour virer les salariés. Si cela devait m'arriver, je partirai la première.

Malgré les longues nuits sans sommeil, les tonnes de devoirs qui se greffaient à ma vie familiale, disons chargée, je me délectai de ce que j'apprenais. Mon futur métier aurait du sens. De cela, je ne doutais pas.

Mon conjoint et moi fêtâmes le diplôme comme il se doit.

Puis viennent les craintes légitimes, vais-je trouver un emploi dans ce domaine ? Vais-je correctement gagner ma vie ? Ou bien devrais-je comme à vingt ans travailler et puis c'est tout...

J'ai choisi l'industrie. On se demande bien pourquoi... Les métiers sont tellement différents suivant l'environnement où l'on exerce. Tenez par exemple, je doute que chef cuisinier dans une brasserie ou dans un restaurant étoilé soit comparable. Pour autant, il y a des ténors de la cuisine qui mériteraient d'être reconnus !

Je voyais dans ce choix énormément d'avantages. Une certaine revanche pour mon père malmené, une diversité de population allant de l'ouvrier au cadre dirigeant, des horaires atypiques, des métiers manuels à



étudier pour améliorer les conditions de travail, l'occasion de promouvoir des emplois riches et créer des vocations.

C'est ainsi que depuis vingt ans, je me considère comme une R.H. de proximité. J'aime discuter avec les salariés, collecter leurs doléances et mettre au point des stratégies pour régler leurs problèmes. Être R.H., c'est être créative. C'est imaginer des solutions qui conviennent à la Direction et aux collaborateurs. C'est parfois être équilibriste, le vertige en moins.

Être présente pour le salarié tout au long de son parcours dans l'entreprise, c'est valorisant. Du recrutement à la paie, de la formation au disciplinaire. Agir sur la diversité, l'équité, le handicap, l'équilibre vie professionnelle et vie personnelle, la sécurité au travail. Ce métier ne manque pas de piment. Chaque jour, un nouveau challenge. L'humain est riche et n'a pas fini de me surprendre. C'est souvent plaisant et gratifiant. Parfois, tout le contraire.

Un jour, un salarié entra dans l'entreprise encadré de deux gendarmes. Il était en retard pour sa prise de poste, je comprenais mieux pourquoi. Les hommes l'accompagnaient pour s'assurer que nous étions bien son employeur, ce que je confirmai. Cet homme, appelons-le Joël, venait de passer la nuit en garde à



vue. La mine déconfite, comme on peut l'imaginer, il semblait totalement vidé de toute énergie vitale. Un sac en plastique à la main, il était vêtu d'un jogging passé, délavé et sale. Il puait. Les gendarmes partirent en s'assurant que Joël se rendrait au poste le soir même pour pointer. Il hocha la tête pour répondre et resta dans mon bureau assis, tout aussi désabusé que moi par la situation. Ne voulant pas le harceler de questions trop personnelles, je lui proposai un café qu'il accepta. Puis il se mit à pleurer à chaudes larmes sans pouvoir s'arrêter. J'attendis les yeux larmoyants qu'il se calme. Je ne reconnaissais plus ce grand bonhomme habituellement joyeux et agréable. Après quelques minutes, il m'expliqua par bribes de phrases qu'il avait été viré de chez lui, sa femme ayant appelé les gendarmes et qu'il ne savait pas où aller. Cette situation était pour moi inédite. Il avait des traces sur le visage, des griffures sur les bras, alors je décidai de l'emmener voir un médecin. Ce qu'il accepta. Il l'ausculta et lorsque Joël monta dans ma voiture, il semblait aller un peu mieux.

Nouveau venu dans la région, il n'avait ni ami ni famille pour l'héberger et m'expliqua, sans plus de détail, qu'il ne pouvait pas retourner chez lui. Pour seuls effets personnels, ce sac en plastique qui ne contenait qu'une paire de chaussettes, un téléphone et un chargeur. Ni argent ni vêtements. J'appelai la mairie



pour lui trouver un logement d'urgence. Après plusieurs tentatives infructueuses, je proposai de lui louer une chambre d'hôtel, pour une nuit, le temps qu'il puisse aller récupérer son portefeuille, ce qu'il accepta. Puis, il repartit, un sandwich du distributeur automatique à la main dans un léger meilleur état que lors de son arrivée.

Dans les usines, les nouvelles vont très vite. C'est une fabrique à commérages. En général, c'est amusant et c'est surtout une des meilleures façons de savoir ce qui se passe entre nos murs. Bien évidemment, ce n'est pas tous les jours qu'une estafette de gendarmerie stationne sur le parking de notre établissement. À leur arrivée, certains collaborateurs dégustant un café devant le bâtiment reconnurent leur collègue. C'est ainsi qu'en l'espace d'une heure, tous les salariés savaient que Joël avait des ennuis avec la justice.

Chacun y allait de ses supputations, passant du trafic de drogue à la conduite en état d'ivresse, du vol de voiture à la bagarre dans un bar. La journée passa en un éclair.

Dès le lendemain, l'article de presse local stoppa toutes nos interrogations. En substance, celui-ci écrivait « Dimanche soir, un homme d'une trentaine d'années a tabassé sa femme sous les yeux de leurs



deux jeunes enfants. Sa compagne est actuellement hospitalisée à Nantes mais, les secours étant intervenus à temps, ses jours ne sont plus en danger. Ce sont les voisins inquiets, habitués au bruit, qui ont donné l'alerte lorsque les cris ont brutalement cessé et que les lumières se sont toutes éteintes. L'homme a été interpellé et leurs enfants pris en charge par les services sociaux dans l'attente du rétablissement de leur mère ».

J'eus envie de vomir. J'avais aidé cet homme. Il m'avait fait de la peine. C'était un monstre. En quelques minutes à peine, les salariés voulaient intervenir pour venger cette femme battue par un de leurs collègues. Ce jour-là, le seul message que je parvins à leur faire passer fut : « Faites ce que vous voulez, je vous soutiens totalement, mais s'il vous plaît, agissez en dehors de l'établissement. »

En tant que professionnelle, mon message aurait dû et pu être : « Il faut laisser faire la justice ». En tant que femme, mère et tout simplement en tant qu'être humain, je ne pouvais pas nier que moi aussi, je lui aurais bien collé une claque.

Aucun métier n'est parfait. Mais si je devais en choisir un, je reprendrais celui-ci.

J'ai choisi d'évoquer cet épisode désagréable de ma carrière pour vous en montrer la dualité. Parce que



ce métier, c'est aussi et surtout pour moi, des rencontres formidables, des unions, des mariages, des naissances, de la joie, des parcours de vie, des femmes et des hommes qui en valent la peine, pour la plupart.



L'archipel des Pingouins

par Nicole



Pétunia aspire sans retenue l'air frais et piquant. Elle n'a pas connu cette sensation depuis longtemps ! De lourds nuages semblent sur le point de tout entraîner dans les ténèbres et l'instant d'après, ils s'écartent, s'étirent en longs filaments et la lumière gicle de toutes parts, asperge la mer d'éclats éblouissants. Bientôt, apparaîtra la petite île située loin au nord de l'Écosse. Elle va vivre pendant six mois sur ce bout de terre à peine plus grand que le village de son enfance, en compagnie d'un homme et d'une femme qu'elle ne connaît pas encore. Sur le mouchoir de poche, cerné par la vastitude océanique, elle sera peut-être plus libre que dans une société qui dérape dans tous les sens.

Ce poste d'assistante de l'observatoire avancé de la biodiversité, elle ne l'a pas choisi. Au chômage de-



puis six mois, sans autre perspective immédiate, elle a été sommée d'accepter de s'exiler sur une des île de l'archipel des Pingouins. Refuser aurait entraîné la suppression immédiate de toutes indemnités et aides sociales. En plus, le salaire, avec les indemnités d'éloignement est plus élevé que dans son précédent poste.

Une femme vêtue d'un pull et d'un pantalon avachis et chaussée d'une paire de bottes, l'accueille sur le ponton et se présente : Félicitée, spécialiste du milieu marin. Elle excuse Loan, l'ornithologue, parti depuis le matin baguer des oiseaux sur un îlot des environs. Les deux femmes aident le marin à décharger les vivres pour un mois. D'un geste machinal, Pétunia consulte son flexiphone. Aucun réseau. Félicitée s'étonne :

– On ne t'a pas prévenue ? Ça ne passe qu'à un endroit de l'île, là-bas sur la butte avec des rochers. Et qu'à certains moments.

– Tant pis...pas grave.

Le point positif de ce travail, va être d'échapper à la connexion permanente et en tout lieu, se dit-elle. Rien que pour cette raison, son séjour ici devrait être supportable, presque agréable, même si garder un contact avec le Comité des Éveilleurs, va être plus compliqué que prévu. Ils continueront sans elle. Elle a confiance, ils ne lâcheront rien.



Le refuge est une mesure de parpaings en forme de cube, avec sur le toit, une serre où poussent légumes, herbes aromatiques et petits fruits. Tout autour, l'herbe rase et rugueuse ondule sous le vent chargé d'humidité. Il n'y a que ça d'ailleurs comme végétation, pas le moindre buisson ou arbrisseau. Un sentier sinue vers une échancrure taillée dans la falaise. Pétunia s'approche. Les vagues frappent les rochers dans un jaillissement d'écume, à un rythme effréné. Elle frissonne. Elle s'apprête à vivre au milieu de nulle part pendant des mois, dans ce lieu à l'écart du monde, en face à face avec seulement deux personnes et avec pour seuls voisins, des oiseaux marins.

Pétunia finit de mettre le couvert, lorsque la porte s'ouvre. Un homme à l'allure d'ascète entre. Il salue d'un petit mouvement de tête et se présente d'un bref : « Loan » avant d'enlever sa veste et de s'asseoir. Il reste silencieux, se contentant de répondre par monosyllabes aux questions. Les deux femmes alimentent la conversation seules, un bavardage anodin sur les charmes de l'air frais et humide, bien loin des folies climatiques. Ici, pas de confinements estivaux. Lorsque Pétunia demande à Félicitée depuis combien de temps elle est en poste sur l'île, l'autre répond, le regard devenu flou : « Quelques mois ». Le visage brusquement raidi, elle se lève et se dirige vers la porte : « Je vais chercher les fruits. » Pommes et



oranges sont stockées dans le cellier accessible par l'extérieur.

Pétunia a senti passer quelque chose d'impalpable, une sorte d'onde réfrigérante. En face d'elle, Loan se met à griffonner sur un carnet, les notes de ses observations de la journée. Ce support archaïque est le seul utilisable. Des panneaux solaires fournissent l'électricité, mais le peu d'ensoleillement ne permet qu'un très faible rendement. Un peu d'éclairage le matin et le soir, recharger les flexiphones et il n'y a plus rien. Dehors, le ciel est devenu anthracite, des paquets de pluie heurtent les vitres, poussés par un vent fou.

Plus tard, Pétunia demande à Félicitée si le bateau de ravitaillement passe bien une fois par mois. Elle ajoute que si l'isolement devient trop lourd à supporter, elle repartira. C'est écrit dans le nouveau code du travail, au bout de deux mois, il est possible de rompre un contrat. L'autre hausse les sourcils et s'exclame :

– Mais ! C'est un gigadrône qui fait le tour des îles et largue tout le nécessaire ! Pour le bateau, il faut vraiment une raison impérative. Une rupture de contrat, pff...

Pour reconforter Pétunia, elle prépare un grog au miel, additionné d'un doigt de liqueur d'airelles locales. Loan a profité d'une accalmie, pour aller relever ses pièges photographiques. De toute façon, s'esclaffe



Félicitée, il ne boit jamais une goutte d'alcool. Elle tente de rassurer la jeune femme en lui vantant les bienfaits de cette sorte de retraite, en immersion dans la nature, loin des aléas de ce milieu de siècle.

Trois semaines ont passé. Pétunia s'accommode peu à peu de la vie dans l'île. Loan est toujours aussi ténébreux, mais elle s'entend bien avec Félicitée, même si elle a compris qu'il faut éviter toute question personnelle. Elle sent naître en elle une passion pour cet environnement sauvage. On lui a confié la tâche de répertorier les nombreuses plantes qui croissent dans l'île, parfois juste des coussinets parsemés de minuscules corolles roses, bleutées, mauves.

Il y a deux jours, Loan l'a emmenée sur un îlot proche, pour qu'elle l'aide au comptage des oiseaux de mer et lui apprendre à baguer des jeunes encore au nid. Il a parlé un peu, mais c'était surtout des explications à propos des oiseaux. Juste avant de monter dans la barque pour rentrer, un vol de sternes arctiques est passé tout près d'eux, dans une lumière dorée. C'était tellement magique que Pétunia, les yeux écarquillés, a murmuré : « Trop beau » et a joint les mains. Loan a esquissé un sourire, le premier depuis l'arrivée de la jeune femme. Elle s'est dit qu'avec le temps, il allait finir par se dégeler et lui parler d'autre chose que des oiseaux.



Et c'est arrivé. Mais pas le dégel attendu.

Quand Pétunia entre dans la cuisine, encore ensommeillée, Félicitée est devant son bol d'infusion de menthe et verveine, les coudes posés sur la table et la tête entre les mains. La jeune femme s'inquiète :

– Ça va pas ?

L'autre relève la tête et murmure d'une voix tragique :

– Il est parti.

– Mais...pour combien de temps ?

Félicitée saisit une feuille posée à côté d'elle et l'agite :

– C'est écrit là. Pour toujours !

Elle la tend à Pétunia.

Le texte est court. Loan explique qu'il profite d'une rarissime fenêtre météo favorable sur plusieurs jours, pour s'échapper. Il a le temps de rejoindre une côte (il ne précise pas laquelle) où des compagnons de lutte l'attendent. Il est conscient des risques, sur une barque de 3 mètres, mais a fait son choix.

Éberluée, la jeune femme reste un instant muette, avant de s'exclamer :

– S'échapper ?! C'est-à dire ?



– Tu n’as pas encore compris, qu’on ne vient pas ici seulement pour observer où en est la biodiversité, en échange d’un salaire ?

– Une sorte de prison ?!

– Pas vraiment, plutôt une relégation, quand on dérange trop.

Elle révèle que pour Loan, c’était choisir entre six mois de prison ou un contrat de travail d’un an sur l’île. Il a appris il y a une semaine que ça devait être prolongé. Sa faute ? Faire partie d’un mouvement de lutte qui a tenté de pirater un centre de données très important.

– Et toi, Félicitée ?

– Même statut de reléguée depuis un peu plus d’un an, pour le délit de vente illégale du brouilleur de localisation. Il se fixe sur le flexiphone, cette petite chose innocente qu’il est obligatoire d’avoir sur soi. Toi, on s’est arrangé pour que tu perdes ton emploi et sois contrainte de venir ici. De ton plein gré bien sûr, officiellement. Tu n’as rien fait d’interdit, seulement de l’agitation de plus en plus insistante. Semer la révolte ou même seulement la contestation concernant certains projets officiels, en 2053 c’est de moins en moins tolérable.



Une vague glacée a submergé Pétunia. Elle se répand dans ses membres, remonte le long de son échine, comprime sa cage thoracique, se transforme en une tornade dans sa tête. Sans pouvoir articuler un mot, elle se dirige vers la porte. Dehors, le ciel est pour une fois d'un bleu uniforme, le vent n'est qu'une légère brise et atténue à peine la chaleur du soleil. Inhabituel, mais tellement doux que peu à peu, la tempête intérieure qui a secoué la jeune femme s'apaise. Elle s'assoit sur le banc en pierre et s'adosse au mur. Félicitée la rejoint, silencieuse.

Pétunia se redresse :

– Comment tu le sais, pour moi ?

– Quand on nous a annoncé ton arrivée, j'ai compris à demi-mot. Tu n'es pas la première à qui ça arrive. En haut lieu, ils nous surnomment « les pingouins », incapables de marcher droit. Les vrais, malheureusement, il n'y en a plus ici depuis assez longtemps.

Elle précise ensuite qu'elle est responsable de cette île et doit signaler « l'évasion » de Loan. Elle va attendre une dizaine de jours et mentionnera seulement une disparition. Elle a confiance en Loan, il va réussir et ne les oubliera pas, quoi qu'il arrive.

Elles se lèvent et marchent le long de la côte. Tout à coup, Félicitée s'arrête :



– Regarde, là-bas ! Ils sont revenus !

Au loin, dans une crique se prélassent un groupe de phoques. Les deux femmes restent un moment à les observer. Tout à coup, des mouettes tridactyles passent au-dessus d'elle en poussant des cris, avant de s'éparpiller au-dessus de l'océan. Quelques nuages dansent dans l'azur. Le soleil lance des milliers d'étincelles sur les flots et l'herbe brille d'un vert cru sous ses rayons.

Cette île pourrait être un paradis. Elle n'attend plus que les pingouins, les vrais. Tôt ou tard, ils reviendront.



De la mine au jardin

par Isabelle



Tout le monde connaît les sept nains créés par Walt Disney mais sans doute moins l'histoire que je vais vous conter à l'origine de leur arrivée dans nos jardins européens.

Donc, il était une fois, sept nains mineurs, non pas en âge, mais en raison de leur travail. Chaque jour, ils se rendent à la mine de diamants pour en extraire les pierres précieuses.

Le patronyme de chacun définit leur caractère. Prof est celui qui veut faire autorité, il parle beaucoup et d'un ton sentencieux. Ses petites lunettes sur le bout du nez viennent parfaire son allure de sachant. Chaque nain semble accepter son statut de « chef », excepté Grincheux le contestataire. Ce dernier est souvent en désaccord et critique sur les orientations



retenues par ses congénères. Il a toujours les bras croisés et les sourcils froncés mais c'est un râleur au grand cœur. À l'inverse, Joyeux, c'est le nain toujours de bonne humeur. Son embonpoint lui donne un côté avenant et son optimisme à toute épreuve celui d'un gai luron. Dormeur, comme son nom l'indique est toujours fatigué, il baille sans cesse et lutte contre le sommeil. Atchoum, quant à lui souffre d'une allergie respiratoire chronique, style rhume des foins qui provoque des éternuements intempestifs. Timide, lui est très réservé, il rougit facilement. Reste enfin Simplet, le plus jeune et le seul imberbe. Il est maladroit, naïf et ne parle quasiment pas.

Je laisserai de côté ici toute la relation des nains avec Blanche-Neige pour me centrer sur leur travail. J'ai déjà évoqué leurs trajets quotidiens jusqu'à la mine. Chacun y a un rôle dévolu. Grincheux, Joyeux, Timide et Atchoum sont les chevilles ouvrières qui extraient de la mine les pierres. Dormeur est chargé de les évacuer à l'air libre où Prof les examine à l'aide d'une loupe, les casse avec un maillet pour ne conserver que celles présentant un intérêt. Celles qui sont écartées sont ramassées par Simplet qui les jette ensuite. À dix-sept heures, c'est la fin de leur labeur et ils peuvent rentrer chez eux comme tous les jours de la semaine.

Point de répit pour la joyeuse bande et pour se donner du cœur à l'ouvrage, ils entonnent un chant qui mé-



rite des explications car le refrain reste un peu mystérieux. Un peu d'histoire avec un grand H.

C'est en 1937 qu'ils ont rencontré leur succès à Hollywood et se sont illustrés.

On raconte également que Blanche Neige et les sept nains ont été présentés à Goebbels, le ministre de la propagande d'Hitler. Ce dernier a vu dans Blanche Neige, une illustration de la race aryenne et dans la reine devenue sorcière, l'image du Juif avec son nez crochu. Quant à la chanson des nains lorsqu'ils travaillent à la mine, elle s'intitule « Heigh-ho », or elle évoque le Horst-Wessel-Lied, l'hymne officiel du Parti national-socialiste des travailleurs allemands. Certains historiens rapprochent d'ailleurs le « Heigh-ho » du « Heil-Hitler »... Un hasard, je ne crois pas.

En 1938, l'année suivante, Walt Disney est l'un des seuls à recevoir à Hollywood, Leni Riefenstahl, la fameuse cinéaste et photographe au service des nazis. Une visite qui s'organise quelques jours après la terrible nuit de cristal du massacre des Juifs en novembre 1938... Coïncidence... je ne crois pas. Et les sept nains dans tout cela? Ils ne voient pas d'un bon œil ce rapprochement de leur créateur, surtout Grincheux.

Le frondeur s'insurge en soutenant la grève des dessinateurs. Les employés de la compagnie Disney



avaient donné beaucoup de leur temps pour finir le film et au lieu des remerciements sonnants et trébuchants, ils eurent la désagréable surprise de découvrir une liste de licenciement. Cette grève des studios Disney du 29 mai 1941 dura 5 semaines et les sept nains s'associèrent à ce vent de contestation.

Un changement de posture du père des sept nains, de Blanche Neige apparaît face à Hitler avec l'attaque de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941. La frappe aérienne des Japonais entraîne l'entrée en guerre des États-Unis et la mobilisation des personnages animés de Disney comme message de propagande.

Der Fürher's Face est le seul dessin animé ayant la particularité d'être la seule critique frontale du régime nazi. Le début commence par le cauchemar de Donald Duck, où il est soumis aux dures lois du régime nazi et se termine par son réveil et un lancer de tomate sur la face d'Hitler. Quant aux sept nains, ils sont aussi réquisitionnés pour soutenir l'armée américaine et défilent avec des slogans comme « tous ensemble pour l'effort de guerre ». Avec les diamants de leur mine, ils vont acheter des bons canadiens pour la participation financière à la seconde guerre mondiale.

Après la fin de cette guerre, la relance économique voit le rêve pavillonnaire se réaliser pour certains, avec l'avènement de la civilisation des loisirs. C'est là



que nos sept nains trouvent leur place dans les jardins. Mais le nain laborieux comme nos amis les sept nains qui travaillent les sept jours de la semaine, se trouve supplanté par des figures d'oisiveté (nain vacancier en short, avec lunettes de soleil, etc..). C'est d'ailleurs au moment de la création des parcs d'attraction que Prof, Grincheux, Joyeux, Atchoum, Dormeur, Timide et Simplet choisissent de se mettre au vert et parfois de se séparer.

Grincheux trouve dans le jardin des époux Martin un havre de paix dans la ville de Firminy. Il est content d'être débarrassé de ses congénères qui lui avaient empoisonné la vie, lorsque Blanche Neige était à leur domicile. Il regrette un peu sa princesse mais maintenant, c'est lui le roi du jardin de cette demeure et il goûte enfin des moments de calme, ponctués du chant des oiseaux et non celui stupide et réactionnaire de « Heigh-ho ». Enfin, jusqu'à ce 7 juillet 1997, où il s'est retrouvé kidnappé par le FLNJ (Front de Libération des Nains de Jardin créé en juin 1996 dans l'Orne).

Cette nuit-là, il voit deux ombres cagoulées envahir le jardin et se diriger droit sur lui.

« Il est pas mal celui-là, qu'en penses-tu ? » demande une voix féminine.



Le sentiment de fierté de notre nain laisse place à de la stupeur et de la colère, lorsqu'il entend la seconde voix plus grave répondre :

– Oui, Blanche Neige, en plus du symbole du kitsch, il représente celui du capitalisme américain. Et d'ajouter : il va être bien avec les autres. Nous allons le libérer et il rejoindra ses congénères opprimés.

– Mais, je ne veux pas être libéré, je suis déjà libre et je suis bien, seul dans ce jardin, pense Grincheux.

– Allez, on l'embarque, dit la voix masculine.

– Oui Prof, et on revendique son kidnapping au nom du FLNJ, ajoute la jeune femme.

« Mais j'ai mangé trop de champignons hallucinogènes » se reproche Grincheux qui n'en croit pas ses oreilles .

Grincheux comprendra plus tard, en retrouvant Prof, Joyeux, Atchoum, Dormeur, Timide et Simplet. Les membres de ce collectif qui se revendiquent du mouvement des FLNJ, ont pris comme pseudonyme les personnages du film Blanche Neige et les sept nains.

En les écoutant, ils prennent alors conscience de leur aliénation par le travail mais aussi de toute la symbolique qui leur a été attribuée. Une image conservatrice et réductrice leur colle souvent à la peau mais à d'autres moments historiques, la référence à leur per-

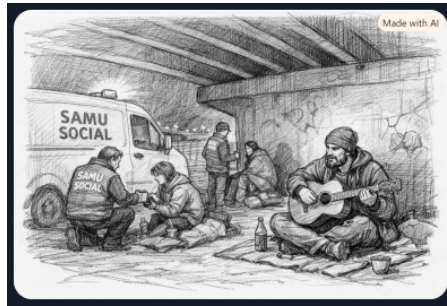


sonnage peut soutenir une contestation à l'image de celle des étudiants polonais face au pouvoir en place. Ils décident alors qu'à l'issue de cette aventure, le temps sera venu de prendre enfin leur retraite bien méritée et de se dégager de la fatalité de ce chiffre 7 qui a guidé leur vie. Ils pourront même convoler en justes noces et avoir beaucoup de petits nains...de jardin.



Ce qu'on pourra être

par Sara



Le dimanche soir, je suis souvent stressé. La semaine de travail à venir me préoccupe.

Comme pour beaucoup, mon travail s'est beaucoup intensifié ces derniers temps. Il y en a qui disent que c'est l'IA, mais pour moi je ne sais pas parce que c'est surtout depuis mon licenciement que mon travail s'est intensifié.

C'était un licenciement économique, il y a maintenant trois mois. Au début, je me levais à 7h, bien plus tôt que pour aller au travail. Au lieu de me sentir fatigué, je me sentais juste las. L'adrénaline qui me portait vers le travail n'était pas là. Je me mettais sur le balcon pour observer les gens, le courant de gens qui flottaient vers l'arrêt de tram.



Je n'avais pas posé beaucoup de questions quand on m'a dit que c'était terminé, c'était tombé sur moi, je préférais ça plutôt que de devoir regarder les autres partir. C'est toujours plus simple de partir que de rester, j'ai toujours pensé ça depuis que ma mère est montée dans ce train, il y a vingt ans.

Ce n'était pas la faute du train, qui était à l'heure et ponctuel, ni la faute de ma mère qui devait être dans ce train comme lui indiquait son billet. Les licenciements économiques, c'est un peu pareil. C'était écrit dans le papier, donc c'était à mon tour d'être à l'heure pour un départ. Et de toute façon, le train était parti, et je n'allais pas passer ma vie sur le quai.

Il est 8h30, je dois me dépêcher.

Je m'habille avec les vêtements d'hier (jamais plus de deux jours les mêmes) et je sors, en prenant la casquette Laker's de mon frère aîné qui me porte bonheur. En ouvrant la porte, je faillis trébucher sur deux gros colis: une caisse remplie de tomates, d'un steak périmé dans un emballage sous vide, de deux concombres et d'un litre de lait, et une autre caisse avec des bouquins usés sur les produits ménagers faits maison, de la menthe séchée et trois pommes. Je pose les caisses dans ma cuisine et remets le steak au frigo, content de voir tout ce que j'aurai à manger. Le premier colis, c'est mon voisin du dessous qui glane les poubelles de Super U, l'autre c'est Mélina qui l'a



déposé parce qu'elle m'apporte des choses que j'aime.

Je frappe à la porte de mon voisin au passage. Il a toujours peur de ne pas se réveiller à temps pour ses rendez-vous. Comme il n'ouvre pas, je frappe à nouveau. Enfin, je l'entends arriver: il entrouvre la porte, me lance un petit « merci mec » puis ferme la porte. Je continue mon chemin vers le petit jardin.

Le seau à compost a été rempli, je remarque. Je le prends, et le vide dans le gros compost de l'immeuble que j'ai mis au fond du jardin. Un regard rapide au potager que j'ai creusé au début de mon licenciement montre que les plantes vont bien. J'avais écrit un message au rez-de-chaussée pour demander aux habitants de me passer des graines, et finalement ça a bien pris, il y ont même planté des plants de courgettes, tomates et fraises.

Je sors de l'immeuble, j'aurai passé 15 minutes déjà, et je continue vers l'arrêt de tram. Depuis que j'ai été licencié, le tram coûte trop cher pour moi. Heureusement que je ne suis à qu'à trois kilomètres du centre-ville et à deux du centre social.

Quand j'arrive au centre social, il est 9h. C'est une vieille maison qui ne va pas si bien. Les tuiles de la toiture ont besoin d'être nettoyées et le ravalement de façade n'est qu'un souvenir lointain. À l'intérieur,



c'est pas beaucoup mieux, le parquet est rayé et usé, l'escalier est étroit et on doit à chaque fois porter Gus avec son fauteuil roulant pour qu'il puisse passer prendre un café.

Comme la journée va être chaude, j'ouvre le petit portillon qui mène au petit jardin et je tire une toile sur le côté de la maison. Les piquets sont déjà en place, j'avais tout mis en place, il y a un mois. Je pose par terre deux coupelles d'eau pour les visiteurs, et je vérifie qu'il n'y a pas de crottes dans le jardin. Toujours aucune, les propriétaires sont vraiment très courtois avec leurs chiens. C'était un gros frein pour la maison sociale, comme on l'appelle, parce qu'il n'y avait pas d'accueil correct pour les chiens. Hors de question pour les propriétaires de venir discuter si leurs animaux étaient sous la pluie ou sous le soleil brûlant.

Pas plus tard que 10h10, arrive déjà la première personne. Quand une nouvelle personne arrive, on pense toujours à lui dire bonjour et à lui proposer un biscuit. Quand on est au fond du trou, un biscuit et un bonjour, c'est déjà beaucoup. C'est moi qui ai dit qu'on pourrait les faire, les biscuits, et donc toutes les semaines les gens qui travaillent au centre social m'achètent les ingrédients. Ça leur fait des économies, et moi, ça me fait du travail. Le RSA ça se mérite aussi - que personne ne vienne me dire que je n'ai pas bossé pour mon argent.



Je vais vers le tiroir où j'ai le droit de mettre mon agenda. Je le sors, et je remarque que Danny doit aller chez le dentiste à 11h. C'est lui qui me l'avait dit. Je regarde autour de moi, quelques personnes arrivent pour des rendez-vous. Pas de Danny.

Je ressors de suite, et je me dirige vers le centre-ville. Je passe sous le pont de Commerce, mais il n'est pas là. Je passe devant le Carrefour contact, mais il n'est pas là non plus. À 10h40, je le vois, il est devant Intermarché. On a dû le menacer pour qu'il aille vers un autre lieu.

« Danny, on y va », je lui dis. Danny me regarde d'un œil vague. « T'as dentiste Danny, ne déconne pas », je surenchère. « Il ne te prendra plus si tu le rates, et il ne prendra plus les autres non plus, ne déconne pas. » Je lui tends un chewing-gum.

Danny souffle de l'air fâché mais se lève quand même. Il ramasse lentement ses pièces et les range dans sa poche. On commence à marcher vers le Docteur. Sur le trajet, il ramasse quelques branches pour se frotter les dents, puis commence à mâcher le chewing-gum.

Chez le dentiste, Danny peut rentrer de suite parce qu'il a dix minutes de retard. « Danny a peur des lumières fortes et il aime la musique douce au piano, mettez lui du Einaudi, s'il vous plaît », je dis à sa place. Le dentiste me regarde d'un drôle d'air, donc je lui fais



un sourire. Danny me grippe le bras et refuse de bouger. Le dentiste le regarde à son tour. C'est le moment où ça passe ou ça casse. « Il a peur, mais il aime Einaudi, ça se joue souvent à la gare SNCF et il y va exprès pour écouter. »

La réceptionniste arrive avec son téléphone, et j'entends le doux piano. Danny se détend visiblement, et regarde le téléphone. « Je vous le prête », dit la réceptionniste au Docteur, qui me regarde. « Vous, venez avec nous », il me dit.

C'est seulement vers 12h30 que j'ai enfin le temps de passer à mon appartement pour manger. Ce midi, au lieu des coquillettes, j'ai steak coquillettes, c'est un repas de fête. À l'aide alimentaire, j'ai souvent les mêmes conserves de couscous et de raviolis, mais mes voisins me gâtent.

En mangeant, je pense à Danny. Les gars comme lui l'ont eu dur, on les a blessés quand ils étaient gosses et ils ne se remettent plus. Danny ne parle pas depuis des années, et comme il ne peut pas parler, je le regarde. Il a arrêté de parler parce que personne ne l'écoutait, mais petit à petit, il montre qu'il aime des choses. Danny lui, aimerait apprendre à jouer du piano.

Mélina est sourde, mais personne ne m'a parlé autant qu'elle. On s'est rencontré quand elle était en train



d'attacher son vélo. Elle regardait le mien, et rigolait parce qu'elle le trouvait lourd et elle m'a expliqué que j'aurais du mal à pédaler. C'était tellement drôle la façon dont elle l'a exprimé que je rigolais de suite, elle aussi. Elle a les yeux qui parlent tellement, elle est drôle et courageuse et elle n'a peur de rien.

A 16 heures, j'ai rendez-vous à la Médiathèque. J'avais promis à Ibrahim de l'accompagner pour qu'il puisse apprendre comment trouver des manuels pour apprendre le français et pour qu'il voie comment se connecter sur Internet pour avoir des nouvelles de son pays. Il sait lire, mais ne connaît pas encore bien le français. Il suit des cours avec des bénévoles tous les mardis et tous les jeudis. Il est très timide pour rentrer à la Médiathèque et en sueur dès que quelqu'un le regarde trop longtemps. Quand il me voit, il a l'air très soulagé. Il est très sérieux et studieux et on parle souvent français ensemble au centre pour qu'il apprenne.

Ibrahim n'a pas d'adresse donc il ne peut pas avoir de carte pour emprunter des livres. Mais en même temps, il y a de la place à la Médiathèque et des gens nouveaux. C'est vraiment bien pour lui.

La maraude du SAMU Social démarre à 19h. Comme je suis leur bénévole, je dois être au camion à 18h45. Donc après la Médiathèque je passe rapidement à



l'appartement pour manger des coquillettes, et je pars à pied vers le centre-ville.

Je fais les tournées avec Steff, parce que personne d'autre ne veut les faire avec lui. Steff vient toujours avec sa guitare et joue en boucle du Dire Straits. Ça ne me dérange pas plus que ça, on a tous nos travers. Sauf Mélina.

À vrai dire, quand on fait les maraudes avec Steff, on est comme un camion à glaces. C'est ce camion qui circule sur la côte et qui joue une musique pour faire signe aux enfants qu'il arrive avec des glaces et qu'il faut venir vite avec son argent. Sauf que nous, on distribue des seringues, des slips et des savons.

Donc ce qu'on fait, c'est que quand Steff commence à jouer Sultans of Swings, on ouvre les fenêtres. Il chante et joue, je conduis. Les personnes qui nous attendent savent très vite qu'on est là.

Au pont de Commerce, j'arrête le camion et je descends. Steff continue à jouer à l'intérieur pendant que je distribue des couvertures de survie pour la chaleur et des vêtements. À chaque fois quelqu'un qui connaît bien le fonctionnement m'aide à distribuer des biscuits et des boissons froides. Je prends le temps de bien distribuer les seringues propres parce que je veux voir si les personnes qui passent n'ont pas des plaies trop moches. Si c'est le cas, je dois les



signaler à la maraude de nuit qui passe toutes les semaines.

Je finis ma tournée à minuit. Le lundi c'est le jour le plus dur. Mais demain c'est mardi, et je vais voir Mélina.

Mélina travaille à l'école maternelle. Elle surveille l'entrée à l'école et arrête les voitures pour faire passer les parents et les enfants sur le passage piéton matin, midi et soir. On lui disait que c'était pas pratique parce qu'elle était sourde mais elle a envoyé un mél pour dire que c'était de la discrimination et qu'elle n'avait pas besoin d'entendre pour voir les voitures. Et comment elle leur a montré! Quand elle sourit aux enfants, ils sont tous heureux de la voir, et lui font des câlins par dizaines, centaines... comme moi je ferais si j'osais.

Et quand les maternelles nous regardent partir, et quand ils crient que Mélina part avec son amoureux, je suis content qu'elle soit sourde mais je suis aussi content qu'ils le disent.

C'est pas tant ce qu'on est, mais c'est ce qu'on pourra être.



Quel boulot ?

par Marie-France



Si j'en crois le Petit Larousse, le travail est une activité de l'homme appliquée à la production, à la création, à l'entretien de quelque chose.

Et la femme alors ! On en parle de son travail ! Tout particulièrement de ce travail que l'homme est incapable de réaliser.

Vous l'avez peut-être compris, j'ai choisi, pour débiter, de vous parler de cette phase de l'accouchement que l'on nomme travail. Il est vrai que, si on le compare à la première définition, il s'agit bien de créer, puis produire un petit être dont il faudra, par la suite, assurer l'entretien.

Mais si l'on y regarde d'un peu plus près, c'est bien plus qu'un travail au sens premier.



Car sans ce travail, qui existe depuis la nuit des temps, ou depuis l'origine du monde si vous préférez, vous ne seriez pas là pour lire mes textes, que je n'aurais pas pu écrire, puisque je n'existerais pas non plus.

Qui peut se vanter d'une telle réussite dans son travail. Ni vous ni moi, c'est certain.

Pourtant, j'ai travaillé toute ma vie et j'ai même eu l'opportunité de contribuer au renouvellement des générations, en créant ces petits êtres que j'ai portés neuf mois avant de leur donner la vie. C'est d'ailleurs le premier cadeau que je leur ai offert. Pas des moindres d'ailleurs, car la vie, ce n'est pas rien. Je n'oublie pas, bien sûr, que je n'étais pas seule pour la phase de conception, car je ne suis pas l'Immaculée Conception. Avouons cependant que la création n'était pas la partie la plus désagréable, d'ailleurs, ne parle-t-on pas du plaisir charnel ?

Mais je m'égare. Revenons au travail. Celui qui nous permet de vivre. Parce qu'après nous avoir offert la vie, puis le gîte et le couvert, nos parents nous font comprendre, un jour ou l'autre, que nous allons devoir, à notre tour, travailler pour vivre, voire pour donner la vie.

Nous partons donc en quête d'un job d'été, d'un travail alimentaire et pour les plus chanceux, d'un boulot passion. Certains choisiront ou seront contraints à la



mendicité, un drôle de turbin, alimentaire sans aucun doute. D'autres vont même mourir au travail. Ainsi va la vie.

Mais qui a donc eu cette idée folle de nous faire parler, écrire plutôt, de travail, à l'heure estivale traditionnellement consacrée aux vacances. Et pourquoi ne pas parler d'école en prime ? Car il y a une version du travail que j'ai complètement occultée dans mon étude. Pour qu'elle soit complète, je dois donc aborder le travail scolaire. Voilà bien un travail qui est rarement alimentaire, quelquefois passion. Cela reste le plus souvent un travail entre la contrainte, la soif de l'apprentissage et l'envie de donner satisfaction à ses géniteurs ou à ses professeurs, voire d'essayer de faire mieux qu'eux. Mais attention, ces derniers ont parfois tendance à surévaluer leurs résultats scolaires, mettant la barre un peu trop haut, sous prétexte que le travail scolaire est la meilleure clé pour réussir dans la vie, comprendre «avoir un travail qui rapporte». Un travail qui rapporte en voilà un nouveau sujet. Mais un travail qui rapporte quoi ? Des sous ? Du pouvoir ? Et pourquoi pas tout simplement des vacances ? Du temps libre ? Voilà ce à quoi nous aspirons. Du temps libre pour ne rien faire, pour s'amuser, pour se reposer et peut-être aussi pour écrire un texte sur le travail.



C'est moi qui fait le patron

par Rémi



J'veux plus jouer à la Princesse ! J'ai trop chaud ! gémit tit'Eliott, perché sur le rocher inondé de lumière qui lui servait de donjon.

Adèle posa la main sur le bras d'Elisa.

– Ne t'énerve pas ! lui dit-elle.

– C'est toujours pareil, avec lui ! bougonna la cheffe en s'éloignant dans l'obscurité et la fraîcheur de la salle souterraine.

– Jamais foutu d'obéir ! surenchérit Amina.

– Jamais foutue de contredire Elisa ! marmonna Adèle pour elle-même.

Adèle s'avança dans l'eau froide en direction du p'tiot, au bord des larmes.



Elle perçut la morsure du soleil sur ses épaules. Pas étonnant que le plus jeune de leur bande se révolte contre les consignes d'Elisa ! Adèle sentait l'argile visqueuse filer sous ses pieds nus. Une lueur d'espoir venait de naître dans les yeux d'Eliott.

Porté vers eux par le réseau des tunnels, le brouhaha des voix de la Cité d'Été couvrit soudain les gémissements du p'tiot, puis les laissa à nouveau émerger, comme une vague aurait submergé puis dévoilé un rocher. Adèle avait maintenant de l'eau jusqu'aux épaules. Elle écarta des mains les derniers nénuphars qui la séparaient d'Eliott.

– Viens ! Je vais te libérer ! lui dit-elle en lui tendant les bras.

Le p'tiot se laissa glisser de son perchoir pour aller s'accrocher à son cou. Sous son poids, Adèle sentit ses pieds s'enfoncer encore un peu plus dans la couche molle du fond du bassin.

– Pas trop lourde la Princesse ? ricana Amina, tandis qu'Adèle trébuchait dans la pente qui les ramenaient vers le bord.

Un violent courant d'air extérieur, venu de la Rotonde, balaya tout à coup la cavité souterraine où jouaient les enfants. En s'évacuant vers le ciel, il fit s'envoler une nuée de chauves-souris qui avaient trouvé refuge dans les anfractuosités des parois de roche.



– On joue à quoi, alors ? Au Magicien ? Ou à la Chasse au Mammouth ? demanda Amina, tandis qu’Adèle posait tit’Eliott sur le sol ferme.

– On joue au Travail ! imposa Elisa d’un ton autoritaire.

– Alors c’est moi qui fais le Patron ! réclama le p’tiot.

– Toi ? Le Patron ? se moqua Amina. Le nabot veut faire le Patron !

Elisa saisit fermement le bras de tit’Eliott et l’entraîna vers le ruisseau qui sortait en bouillonnant de la terre.

– Qu’est-ce que tu crois ? La Patronne, c’est moi ! Prends ça et remplis-le ! lui ordonna-t-elle en lui montrant un arrosoir posé au sol.

Adèle observa le p’tiot empoigner avec difficulté l’anse de l’instrument trop épais pour ses petites mains. Il dut grimper sur une grosse pierre pour tout juste parvenir au niveau du rebord de l’adduction.

– Attends ! lui dit-elle. Je vais t’aider.

– Elisa ! intervint Amina. Dis quelque chose ! C’est pas d’jeu ! On n’a pas le droit d’aider ! Si on commence à faire n’importe quoi, j’arrête de jouer !

La cheffe la regarda d’un air goguenard.

– Si ! Elle peut l’aider ! C’est moi qui décide, non ?

– Oui, mais c’est pas les règles !



– Dans le jeu du Travail, on fait c'qu'on veut ! ricana-t-elle. Surtout la Patronne ! Adèle peut l'aider, mais il n'y aura qu'une seule paye. Ils pourront partager. Toi, tu les surveilles.

Elisa montra une poignée de gravillons brillants qu'elle venait de ramasser au fond de l'adduction.

– La voilà, votre paye ! Allez, en route, emmenez les arrosoirs à la Cité d'Hiver !

– Dans la Crame ? se plaignit tit'Eliott. C'est pas drôle, le Travail ! Je préférerais encore jouer à la Princesse !

– Arrête de discuter ! Une pépîte en moins par minute de retard !

Le quatuor s'introduisit bientôt dans un des tunnels sombres qui menaient à la Rotonde. Adèle marchait en tête, son lourd arrosoir distendant les muscles de son bras. Heureusement qu'ici, au plus profond de la terre, l'air restait toujours frais, même lorsque la Crame brûlait tout à l'extérieur.

– Tu veux faire une pause ? demanda Adèle au p'tiot dont elle entendait le souffle sur ses talons.

– J'en ai marre ! Quand est-ce qu'on arrive ?

– On est déjà à la Rotonde ! Regarde !

Adèle était toujours émerveillée par l'étrange beauté de l'immense cavité, qui pouvait accueillir à elle seule les neuf mille habitants de la Cité. Une gigantesque



salle creusée par le passage des eaux millénaires, une multitude de bassins éparpillés sur l'ensemble de sa surface, un puits de lumière aux parois vertigineuses montant à l'assaut du ciel et des roches. Ici, tous les vivants pouvaient trouver refuge. Ici, battait le cœur de la Cité d'Été.

– Je veux pas aller dans la Crame ! se plaignit tit'Eliott.

– Comme tu préfères ! cria Amina, qui semblait prendre très au sérieux la mission de surveillance que lui avait confiée Elisa. Mais tu s'ras pas payé !

– Tu veux être payé, toi ? demanda Adèle à voix basse au p'tiot.

– M'en fous d'la paye ! J'veux jouer à la Princesse !

Adèle retint à grand peine un fou rire. Toujours suivie comme son ombre par ses camarades, elle se dirigea vers l'ouverture principale de la Rotonde, qui formait une ellipse presque parfaite. Elle se fraya un chemin au milieu d'une foule bruyante et bigarrée. Toute la Cité était réunie ici pour la semaine d'entretien collectif des citernes.

On les interpella joyeusement, on les questionna sur leur étrange convoi. Le groupe déboucha bientôt à l'air libre, sous le couvert des arbres qui poussaient à l'ombre de la falaise de la Cité. Ils étaient parvenus à la frontière de la Crame. Ici, l'air froid venu de la Ro-



tonde luttait contre la masse brûlante de l'atmosphère extérieure.

Adèle changea son arrosoir de main.

– Fais comme moi, dit-elle à tit'Eliott. Encore un petit effort.

– J'arrête ! J'peux plus !

Adèle se retourna et déposa son chargement.

– Hé ! Qu'est-ce que vous faites ? Pas question de se reposer ! s'écria Amina.

– Tais-toi ! lui répondit abruptement Adèle.

Elle ferma les yeux pour mieux sentir sur sa peau les courants de l'air surchauffé qui parvenaient à repousser par bouffées la fraîcheur de la Cité, pour mieux écouter les sons des innombrables vies qui peuplaient cette zone entre deux mondes.

– Bon ! Dépêchez-vous ! Après, on va se baigner ! soupira Amina qui semblait commencer à se lasser de son rôle de surveillance.

– On s'arrête à l'arbre frontière et on redescend ? décréta Adèle en reprenant sa charge, bien vite imitée par tit'Eliott.

Elisa hocha la tête d'un air distrait ou fatigué. Les enfants se lassaient toujours très rapidement du jeu du Travail et cette fois-ci n'allait pas faire exception.



– Donne-moi ça ! On ira plus vite ! proposa Adèle à tit'Eliott, en tentant de lui prendre son arrosoir des mains.

– Non ! J'peux le faire tout seul ! répondit-il d'une voix aiguë.

Les quatre enfants s'engagèrent sur un des chemins qui menaient à la Cité d'Hiver, à moitié enfoui sous les broussailles sèches. Le couvert des frondaisons se fit plus rare à mesure qu'ils montaient en zigzaguant à l'assaut des premières pentes creusées dans la falaise. Les peupliers furent peu à peu remplacés par des genévriers et des acacias.

La Crame les cueillit tout à coup, elle les enveloppa de son manteau de lumière et de feu. Elle était partout, dans leurs poumons, dans leurs yeux qui s'asséchaient. Elle était l'éclat et la fournaise. Elle était la mort pour ceux qui demeuraient trop longtemps en son sein.

Les enfants continuèrent l'ascension vers le plateau. Sous leurs pieds, le sol d'argile était maintenant à nu. De profondes craquelures entaillaient tout le versant environnant.

Ils grimpèrent jusqu'à l'endroit où la pente commençait à s'adoucir. À une dizaine de mètres au-dessus d'eux, s'élevaient les tumulus arrondis des bâtiments de la Cité d'Hiver.



Adèle stoppa sa marche sous le premier acacia, à l'entrée d'une des rues, qui resteraient désertes jusqu'au début de la Trombe.

– Fais comme moi ! dit-elle à tit'Eliott en enroulant autour de sa tête le long ruban de coton que chacun des enfants portait à la taille.

Le feuillage de l'arbre de la Crame bruissait au vent brûlant qui montait vers le plateau. Quelques terriers de gerbilles ouvraient leurs orifices noirs là où le sol était resté le plus meuble.

Adèle observa avec inquiétude le visage écarlate du p'tiot, pendant qu'il s'emmaillotait maladroitement. D'un geste de la main, elle lui demanda de pencher la tête. Il sursauta lorsqu'elle déversa sur son cou une partie du précieux liquide qu'ils avaient porté jusque-là.

– C'est agréable ! murmura-t-il d'une voix fragile.

Elisa et Amina s'approchèrent en silence, en adoptant les gestes lents de la survie dans la Crame, les gestes que tous les enfants de la Cité apprenaient dès leur plus jeune âge. Sans se concerter, les amis se blottirent les uns contre les autres au pied de l'arbre protecteur. Ils prélevèrent tour à tour un peu de l'eau encore glacée pour humidifier leurs vêtements.

Ils restèrent longtemps immobiles et silencieux.



La cheffe émergea tout à coup de la torpeur qui les avait envahis. Elle sortit de sa poche les graviers qu'elle avait apportés pour la paye. Elle les jeta négligemment à terre, sans que personne ne proteste.

– C'est vraiment con ce jeu ! laissa-t-elle finalement tomber.



Le gardien de musée

par Albert



Des fois, je me dis que j'aurais dû faire gardien de musée. Les tableaux, j'aime ça. C'est-à-dire que ce que j'aime, c'est de les regarder. Je suis capable de passer des heures face à une toile. Qu'importe la période ou le style. Attention, cela ne veut pas dire que je les trouve toutes équivalentes. Une croûte est une croûte. Même si elle trône dans le double salon techno-chic ruisselant d'argent mais tari en bon goût. Après, je ne suis pas un technicien. Je serais bien incapable d'apprécier l'habileté du geste qui distingue le peintre en pleine possession de son art du dilettante certes doué mais à la main moins assurée. Tout comme, je n'ai aucune formation ni connaissance de l'histoire de l'art. Peut-être est-ce là que je peux me laisser capter aussi bien par le miracle d'un Saint que par l'abstraction la plus



absconse. Regarder un tableau est une mystique. Une grâce qui descend à quelques élus et qui fait échapper le temps lorsqu'on est là, devant ces quelques centimètres carrés de peinture, absent du monde qui nous entoure. Malheureusement, cette épiphanie est pour nous comme pour les gardiens de musée une faute professionnelle car nous devons être pleinement où nous sommes lorsque nous sommes à l'ouvrage. Et la distraction nous est fatale.

Je partage avec les gardiens de musée d'autres compétences. En particulier le goût du silence. Avez-vous déjà remarqué cette tension qui sourde à travers la peau du gardien quand un visiteur l'interpelle ? C'est pourquoi vous le voyez répondre à voix basse. Presque un murmure pour effacer ces bris du silence provoqués par l'effraction de la parole. Tout comme moi, je suis convaincu que les gardiens de musée se perçoivent également comme des gardiens du silence. Nous avons la chance d'officier dans un espace dépourvu de machine, économe de parole, dans un temps construit pour exclure le bruit. Il est dès lors impérieux de préserver ce capital. Nous traversons les salles en marchant comme sur du velours pour ne pas faire grincer un parquet qui attire alors l'attention sur notre présence. Le silence est la gomme qui nous efface du tableau. Ce goût du silence dépasse la politesse de la discrétion. C'est un geste du métier, une



qualité professionnelle, une facette de nos expertises. Il porte sa nécessité pour accomplir notre travail dans les règles de l'art. Car alors tous nos sens en alerte sont mobilisés sur l'accomplissement de notre tâche. Le gardien de musée ressent au rythme d'une respiration l'état d'esprit d'un visiteur. Des salles adjacentes, s'immiscent les pas et les chuchotements des personnes qui arrivent. Ici, le silence devient la toile où se dessinent les espaces invisibles qu'il est impérieux de connaître. C'est la même chose pour nous.

J'aime aussi chez eux ce travail solitaire. Oh, bien sûr, les grandes maisons demandent des équipes pour arpenter efficacement toutes les pièces. Chacun reste néanmoins dans son périmètre. Un discret geste de la main, un imperceptible hochement de la tête suffisent pour échanger l'essentiel des informations. Parfois, deux débutants, deux désinvoltes !, s'attardent à discuter au seuil de deux salles. C'est du travail bâclé. Pire, c'est mettre en danger l'essence même du pourquoi ils sont là. Notez que pour ce travail solitaire, un caractère taciturne ou misanthrope est une disposition superfétatoire. J'ai autrefois été l'ami d'un gardien de musée. Vous ne trouviez pas personne plus affable, un joyeux drille toujours prompt à jouer les boute-en-train et sauver les soirées en péril d'enlèvement. Avec les gardiens de musée, nous sommes des



Janus. Nous avons deux visages, un pour le civil, un pour l'office.

Mais je n'aurais pas pu être gardien de musée.

Je déménage fréquemment sans être à ce jour retourné dans la même ville. Cette mobilité m'offre l'avantage de visiter beaucoup de musées. Arrivé dans un nouvel endroit, avant même de commencer mon travail, je cours la ville et ses musées. Tous les musées. De celui des Beaux-Arts au plus anecdotique musée des Allumettes. De cette expérience, j'ai constaté que même le plus improbable d'entre eux recèle un tableau qui vient récompenser mon exhaustivité en la matière. Je dois cette frénésie de déménagement autant à mon métier qu'à celui de ma femme.

Elle est gardienne de maison. Elle a inventé ce métier qui n'est ni celui de concierge ni celui d'une entreprise de sécurité. Elle propose à de riches propriétaires d'habiter leur villa le temps de leur absence. Avec un engagement minimal de deux mois. Il faut bien cela pour découvrir les musées alentours. Et me permettre de travailler. Qu'est-ce que gardienne de maison ? Eh bien, pendant les longues absences des propriétaires légitimes, nous investissons leur demeure. Cela peut sembler simple, énoncé ainsi. L'enjeu n'est pas d'occuper la bâtisse, d'ouvrir les fenêtres et les volets ou d'allumer les lumières en soirée. L'offre de service a une plus forte valeur ajoutée.



Nous devons être au plus près des habitudes des propriétaires légitimes. L'engagement suppose de cohabiter deux semaines pendant qu'ils sont encore présents pour s'approprier leur usage de l'habitation. Pendant cette première phase d'étude, nous sommes leur ombre dans leurs murs et dans leur jardin. Comme des ombres, ils ne nous voient pas. Comme des ombres, nous les suivons partout. Nous regardons, enregistrons, interprétons tout. La nuit venue, nous confrontons nos notes respectives. Nous les connaissons intimement, profondément, débarrassés de leurs non-dits, de leurs tabous. Nous épions tous les fantômes de leurs placards. Après ce repérage, vient le temps de la prestation, celle valorisée dans le contrat. Nous nous distribuons les rôles. Je serai le fils aîné et l'épouse. Ma femme : le mari, la belle-mère et les deux jumelles. Puis, pendant la durée de la mission, nous mettons en scène la vie de la maisonnée comme nous l'avons observée. Nous lisons leurs livres, regardons leurs peintures, allumons une pièce puis une autre. Nous jouons une vie ouatée. C'est assez intense et très passionnant. Et surtout, il faut bien l'avouer, cela nous offre un confort auquel nous ne pouvions aspirer. Après des années de pratiques, nous avons acquis une inégalable expertise. Il arrive même que des voisins sonnent à la porte, pensant avoir à faire aux propriétaires et s'étonnant de nous voir.



Gardien de maison, c'est le métier de ma femme. Elle l'a inventé. Un matin en allant au marché Cours de Chazelle, nous sommes passés devant une villa qui avait été visitée. Tous les dispositifs d'alarmes, de portes blindées et autres caméras avaient échoué à empêcher l'intrusion. Elle a eu cette idée de gardien de maison. Elle a fait les choses sérieusement ensuite. Étude de marché, construction de la valeur, stratégie commerciale, prospection clients. Elle m'a épaté. Un professionnalisme que, j'avoue, je ne lui connaissais pas. Enfin pas comme ça. À Lorient, elle travaillait dans un atelier de filetage des poissons sur le port de Keroman. Je me souviens de ses mains blanchies par le froid et de sa peau gercée par le sel. Quant à moi, j'étais marin pêcheur pour le patron d'un petit chalutier. J'avais toujours l'impression de sentir le poisson. Nous étions jeunes et sans cesse fatigués. Le travail est dur. Brutal pour le physique, assourdissant pour l'esprit. Pour tenir, si on reste droit, on se raconte de belles histoires de valeur et de courage. La vérité, c'est que la mer et l'usine sont les deux visages du même ogre. Il se pare d'atours de liberté et d'indépendance. Il te piège avec un salaire pour te clouer dans ta petite maison. Puis, l'ogre dévore ton corps et ton âme. Sa faim est inextinguible. À trente ans, tu as déjà les cicatrices et les douleurs d'un vieillard de cinquante ans. Cet ogre n'est qu'un serviteur. Il est le valet de celles et ceux qui habitent les maisons qui se vident.



Ce jour où je suis revenu d'une campagne et qu'elle m'a mis sur la table son projet de gardienne de maison, je n'ai pas hésité. On a foncé. Pêcheur est un métier qui vous ancre dans un port et Lorient un bien trop petite ville pour pleinement développer sa petite entreprise.

Le marché de ma femme est national. Alors, je me suis reconverti. C'est peu à peu, dans ces demeures qu'elle garde, que j'ai appris à regarder les tableaux. J'ai aussi lu beaucoup de livres. J'ai découvert ces petits trésors que les propriétaires cachent bien au fond de leurs tiroirs. J'ai appris le silence et l'observation. J'ai appris à me déplacer dans ces maisons. J'ai appris comment neutraliser une alarme, leurrer une vidéosurveillance, forcer une porte blindée. Souvent je repense à ce matin et à cette villa de Lorient. Le propriétaire était là, la porte grande ouverte. Voulant nous prendre à témoin, il nous a fait entrer dans son salon et nous a offert un café. Je ne me souviens pas s'il y avait des tableaux accrochés aux murs. Tout était propre, sobre, avec une élégante qualité. Est-ce là ce que nous appelons chic ? J'ai vu cet intérieur, j'ai pensé à notre trois-pièces, à nos salaires, à l'odeur de poisson. Nous avons compati et remercié le propriétaire et sommes repartis.

C'était le directeur de l'usine où travaillait ma femme. Je comprends son idée de devenir gardien de



musée. Et moi, celle de devenir voleur. Dans le fond, nous n'avons fait que nous conformer à l'injonction d'innover et d'être les entrepreneurs de notre réussite.